



Témoignage de Michel BORDET
Guide de Haute Montagne
www.michelbordet.com

Denise

Cette femme est étonnante

Il fait blizzard dehors et j'ai pris un moment pour la visiter à l'hôpital de Chamonix où elle réside depuis un moment déjà. Gueularde, elle part parfois dans de grands éclats de rire rauques, comme maintenant, en pleine vacances de février, en entendant l'hélico atterrir, «Tiens ! Encore un fémur ! Ha ! Ha ! Ha ! ». Il faut dire que son sort n'est pas très enviable non plus... A quatre vingt dix ans, elle relève à peine d'un alitement de trois ans pour cause d'opérations répétées sur une hanche récalcitrante. En même temps, elle devenait progressivement aveugle jusqu'à n'y voir presque plus rien maintenant, même avec la grosse loupe qu'elle garde toujours à portée de main.

.../...

De temps en temps, sa hanche se déboîte sans crier gare, rompant l'alignement naturel hanche/fémur/tibia-péronné, elle se fige alors instantanément, comme un chien d'arrêt, à l'écoute de son corps. Elle exécute ensuite quelques mouvements de jambe énergiques et un « clonk ! » sourd nous avertit que l'opération de remise dans l'axe a réussi... Tassée dans son fauteuil, la station debout lui est devenue pénible. Forcément après ces mois d'alitement et cette rechute... Mais elle s'accroche ! Dans la petite maison qu'elle s'est trouvée - qu'on aurait dit dessinée pour elle - elle a trouvé moyen d'installer son lit en hauteur sur une micro-mezzanine, accessible uniquement par une échelle de coupé monstre raide. Ça lui rappelle l'escalade qu'elle a beaucoup pratiquée. Elle empoigne d'ailleurs les barreaux de son échelle comme on attaque un mouvement d'escalade, beaucoup plus à l'aise dans le mouvement que dans la simple station debout.

C'est comme ça que je l'ai connue justement, en escalade. C'est un copain guide qui me l'avait « refilée », comme on se refille une patate chaude : elle avait déjà soixante douze ou soixante treize ans... J'ai découvert que j'étais le dernier d'une longue liste de guides qui l'avaient emmenée un peu partout dans les Alpes. .../... elle développait une science de l'économie de mouvement tout à fait exceptionnelle. Inutile de dire que l'adjectif « libre » accolé au mot escalade ne voulait rien dire pour elle : elle tirait allègrement sur les pitons et les dégaines, en poussant sur ses deux jambes sans se soucier de quelque éthique que ce soit. Il faut dire qu'elle était de la « grande époque » de l'artif où tous les moyens étaient bons pour arriver en haut d'une voie. Elle avait comme ça déséquipé entièrement le Bouclier du Gerbier, que son leader de guide avait dû lui-même entièrement rééquiper. C'était comme ça à l'époque : il ne fallait pas laisser une trace de son passage, sans parler du prix des pitons, exorbitant pour tous ces grimpeurs plus ou moins fauchés. Elle en avait acquis un sens de l'économie d'énergie qui lui faisait toujours trouver le geste juste, même dans les pires situations. Mais, quand je l'ai connue, c'était la fin, et comparées à toutes ces grandes voies qu'elle avait gravies, ses dernières années de grimpeuse n'étaient qu'un pis aller pour lutter contre l'irréremédiable outrage des ans.

Pour vous décrire le personnage, sa dernière aventure quand elle eut décidé d'arrêter de grimper, à soixante quinze ans, fut de se lancer dans la Grande Traversée du Sahara avec Jean Louis Bernezat, LE spécialiste français de la question : une première qui devait durer deux mois ! Sahara qu'elle connaissait bien d'ailleurs, pour y avoir emmené plus de soixante personnes, grimpeurs et marcheurs confondus, dans le Hoggar précisément, deux ans après la guerre d'Algérie... A mi-chemin de la traversée, une jeune allemande qui faisait partie du voyage, s'est fracturé le bassin en tombant de son chameau, au beau milieu de nulle part ! « Mais moi, je suis tombée au moins trois fois du chameau, je ne me suis jamais rien fait ! » me dit-elle en rigolant. « Elles sont trop tendues ces jeunes ! Il faut se laisser tomber comme un sac ! ». Elle m'a quand même avoué plus tard qu'elle était partie avec deux valises pleines de Di-antalvic, un antidouleur puissant, pour tenir le choc. A raison de six cachets par jour ! Sans doute en rajoutait-elle un peu, mais là, dans cet hôpital dernier cri, on lui octroie parcimonieusement un cachet par jour, le soir...

.../...

Ou encore son dernier bivouac, à quatre vingt quatre ou quatre vingt cinq ans, je ne sais plus. A cette époque, elle habitait encore à la Tirelire quand elle descendait à Chamonix, son petit chalet où elle avait mis toutes ses économies et d'où elle partait encore se balader sur les sentiers alentour. Mais, cette année là, les travaux d'aménagement de la station de Planpraz avaient complètement chamboulé le paysage, et, perdue dans cet immense chantier, à la nuit tombante, Denise ne trouvait plus le chemin qui aurait du la ramener chez elle... Ni une, ni deux, elle avise une planche qui trainait par là, s'enroule dans sa veste polaire, le sac à dos en guise d'oreiller et passe la nuit comme ça, en se remémorant tous les bivouacs qu'elle avait passé en montagne : celui-là était son cinquante septième !

Après avoir été grabataire, c'est son mot, pendant trois ans, elle avait décidé de déménager définitivement de la capitale, où elle a toujours vécu, à Chamonix, pour emménager dans cette petite maison, comme dessinée pour elle, « La Poupée ». A peine arrivée, il lui a semblé tout naturel d'aller faire ses courses au supermarché du coin, château branlant, en équilibre instable sur ses deux cannes anglaises, qu'un souffle mettait en péril ... Et patatras ! La voilà qui se ramasse sur le bord d'un trottoir, une plaie à chaque tibia. Les plaies s'infectent. Les soins à domicile n'y font rien, ni les infirmières qu'elle accueille d'un ton rogue : il est alors question de l'envoyer dans une maison « spécialisée »...

Je la retrouve, un beau jour, dans cette petite maison au milieu d'un foutoir invraisemblable de papiers et de dossiers de tous ordres, ramenés de Paris dans deux grands sacs poubelles... Je me suis retrouvé engagé comme secrétaire particulier sans même m'en apercevoir. Et ces visites que je lui rendais par affection sincère, elle a même réussi à me les rétribuer, rusée renarde qu'elle était, pour s'en assurer la régularité, plutôt qu'à devoir en demander l'aumône !

.../...

Mais « la vieille a fini par crever ! ». Excusez le propos un peu rude, mais ce sont là ses propres mots : « je n'arrive pas à crever » disait-elle depuis un certain temps déjà. « La vieille, il faudra l'avoir à la carabine » disaient aussi en rigolant ses vieux copains grimpeurs, il y a déjà longtemps. Elle en riait elle-même, d'un rire rauque et tonitruant... Mais nous, les jeunes, on n'aurait pas osé, impressionnés par la bonne femme et ses histoires à rallonges... Une bavarde intarissable la Denise, car elle en a vu, des vertes et des pas mures comme on dit. En commençant par son grand frère Robert, brillant polytechnicien par ailleurs, qui la présentait comme « l'idiote du village ». Mais elle avait pour lui une vénération inébranlable qui datait de leurs jeux d'enfance et des parties de chasse dans les forêts de Sologne. Jeux rudes et école d'endurance qui l'ont formée, qu'elle a retrouvés avec ses nombreux compagnons de cordée quand, à quarante ans passé, elle découvrit la haute montagne.

Devenue très tôt soutien de famille, les épreuves de la vie ont achevé de lui forger un caractère et un sens du devoir... à toute épreuve justement, exceptionnel en tout cas à beaucoup d'égard.

L'idiote du village s'est quand même bien débrouillée. Virée en 1961 de la tannerie familiale qui avait fait faillite, elle s'est lancée dans un grand voyage de six mois qui de Ceylan l'a conduite jusqu'au Népal, dans la haute vallée du Langtang.

Elle s'est ensuite engagée, un peu par hasard, dans une carrière immobilière qui lui permit d'assumer sa passion. Car ses amours allaient vers ces montagnes qu'elle avait découvertes sur le tard, et qu'elle a parcourues en tout sens tout au long de sa vie. Et, plus qu'une collection de courses, souvent de haut niveau, c'est la compagnie des montagnards et des guides qu'elle recherchait, retrouvant à travers eux la rudesse et la complicité de ses jeux d'enfant, recherchant l'estime et l'affection de ses frères grimpeurs. Et l'estime, elle la méritait à chaque fois, à chaque course, par son endurance dans les plus grandes voies, par la confiance inébranlable dans son premier de cordée, par sa rigueur dans l'action et sa générosité constante. Quant à l'affection, peut-être avait-elle fait une croix dessus le jour où, en pleine adolescence, elle fut trahie par l'homme aimé, son père, qui les avait abandonnées, elle et sa mère... Elle ne s'en est jamais vraiment remise tout à fait, préférant la lutte et le combat aux douceurs d'une vie amoureuse, préservant ainsi les naïvetés de son enfance derrière ses coups de gueule et ses fâcheries irrémédiables.

De Paris à Chamonix, de Chamonix à Paris, mais bien plus loin encore, en Angleterre ou au Niger, elle a su tisser le lien des amitiés durables, celui qui relie les gens à travers le temps et les continents.

Ne supportant plus la résidence de personnes âgées qu'elle s'était choisie à Paris pour finir ses jours, ni les résidents qui la peuplaient, elle avait décidé, quand je la retrouvai, de déménager à Chamonix, pour déposer les armes et basculer tranquillement sur l'autre versant... Enfin, « tranquillement » n'est pas vraiment le terme approprié...

Elle a lutté la Denise, jusqu'au bout, lutté contre la douleur de ces escarres qu'elle avait récoltés suite à cette chute dans les rues de Chamonix. Elle quitta bientôt l'Hôpital de Cham pour rentrer à « la Poupée ». Ce fut ensuite Praz Coutant, ce « mouiroir » comme elle disait, qui recevait tous les indigents des hautes vallées alentour. .../... Puis elle réussit, à force d'opiniâtreté, à se faire accueillir au centre de rééducation du Plateau d'Assy réservé aux sportifs de haut niveau !

C'est au moment où l'on accédait enfin à ses demandes répétées de la soulager de ses maux qui, par la lutte et le combat, la maintenaient en vie - je comprends mieux maintenant la réticence des médecins - c'est à ce moment, donc, où on commença à lui administrer des drogues puissantes qu'elle lâcha prise pour s'enfoncer dans un sommeil sans retour...

Repose en paix !

Michel BORDET

Texte un peu raccourci par Denis Corpet